

Guy Pracher

À la conquête d'Éden



De Jeanne d'Arc à nos jours,
une réflexion sur la liberté absolue



*À mes amis, à tous ceux qui trouveront
dans ce livre quelque intérêt, à mes
enfants spirituels des générations futures :
Écrire, pour construire une réflexion et
le transmettre.*

1^{ère} partie

V... comme Victoire de l'espérance

1

Tout a commencé avec la statue de Jeanne d'Arc, campée en armure sur son cheval, oriflamme fièrement dressée, juste en face du pont de Compiègne.

Dans la douce torpeur de l'été finissant, Sylvain s'était revigoré d'un plein de sensations vert-bleutées tout au long de cette charmante vallée de l'Oise qu'il n'avait jamais pris le temps de découvrir de façon aussi sereine et désabusée ; un peu comme les saumons qui remontent le cours des rivières à la recherche de leur ultime havre de paix.

Il quittait Paris et sa région, définitivement. Il laissait dans son sillage les teintes pastels de ses ciels, ses macadams-avenues de la solitude et ses miroirs argentés aux alouettes virtuelles, en raison de certaines obligations matérielles, mais aussi et de façon beaucoup plus lancinante, par un appel intime, irraisonné, d'aller à la rencontre de la France profonde.

Après son « voyage à l'intérieur de Paris », inauguré vingt-cinq ans plus tôt sur un banc du Pont-

Neuf, au terme de ses navigations à la voile avec pour tous bagages son passeport et sa brosse à dents, il voulait maintenant entreprendre un « voyage dans l'autre moitié de la France », la plus discrète, la plus enracinée et peut-être aussi la plus intéressante ?

Vous auriez demandé à cet homme s'il était un voyageur, il vous aurait répondu : « Un marin ! » Il trouvait dans cette expression tout ce qui résumait sa vie et ce qu'il était. Depuis peu, il aimait aussi se définir comme « un jeune homme d'expérience. »

Dans cette vaste région de la Picardie, l'une des rares régions de France où il n'avait jamais eu l'occasion de séjourner, il s'enchantait de toutes ses nouvelles découvertes qui suscitaient tant sa curiosité que son intérêt.

Au gré de ses rencontres, il entendait parler de lieux mythiques comme la ville de Soissons, toute proche, avec son histoire bien connue de Clovis roi des Francs et du fameux vase... Tout invitait à redécouvrir une histoire de France dont on ne sait pas grand-chose à part ce qu'on en apprend à l'école et qui bien souvent ne forme plus que de vagues souvenirs. Après tant d'années attaché au cordon ombilical invisible parisien, il découvrait non sans plaisir que si l'on apprenait à déménager... on déménagerait plus souvent !

Compiègne, ville royale fleur-de-lysée, avec son immense forêt joutant celles du Valois tout proche, et l'histoire de cette Jeanne... la pucelle d'Orléans,

appelée aussi « pucelle de France » dont la courte épopée s'arrêta là, une triste journée de mai 1430 : Jeanne d'Arc fût faite prisonnière, juste devant Compiègne. C'était en fin d'après-midi. Avec ses compagnons d'armes, ils tentèrent une sortie éclair contre les campements ennemis qui tenaient le siège devant la ville fortifiée. Mais d'importants renforts adverses firent soudain irruption et le pont-levis qui enjambait l'Oise en ce temps-là fût prestement relevé devant le boulevard d'accès, les empêchant de revenir sur leurs pas. Prudence militaire de la part du capitaine d'armes de la ville assiégée, Guillaume de Flavy, ou traquenard prémédité ?

Sur les anciennes arches qui subsistent de cet antique pont de pierre, en contrebas d'un escalier de la vieille ville donnant sur la rivière figure encore aujourd'hui cette plaque : « Pont st Louis, franchi par Jeanne d'Arc secourant Compiègne le 23 mai 1430, jour de sa capture par les Anglo-bourguignons. » Avec cette déclaration : « Et moi, en me retirant sur les champs, côté Picardie, près du boulevard, je fus prise. »

Alors commença pour elle un long chemin de croix, pour finir près d'un an plus tard, condamnée au bûcher sur la place publique de Rouen.

Comment une pauvre petite bonne femme de moins de vingt ans, héroïne de France hors du commun qui avait fait la preuve de tant de bravoure, qui avait été à l'apogée de la gloire et honneur de la nation avait-elle pu finir par un tel martyr ?

Dévoré par l'envie d'en savoir plus, multipliant ses excursions au cœur de ces contrées champêtres foisonnantes et sauvages, Sylvain poussa la porte d'une librairie. C'était à Pont ste-Maxence, une coquette petite cité plantée au bord de l'Oise sur de larges coteaux verdoyants, coiffés par la profonde forêt de Halatte. « L'une des plus belles forêts de France, se dit-il... en tout cas pour moi ! » Près de là, quinze ans auparavant, en balade dominicale dans les hauteurs de Verneuil-en-Halatte avec une « Indienne de banlieue », ils étaient tombés nez à nez avec un cerf et une biche. Depuis la lisière de la forêt, les deux cervidés avaient piqué une course à découvert à travers champ pour venir à leur rencontre. Par curiosité ? Sa petite amie, accroupie dans un fourré... en train d'uriner, leur tournait le dos. Arrivés à une dizaine de mètres, les deux animaux firent volte-face s'en retournant avec aisance et légèreté d'où ils étaient venus. Sylvain avait alors ressenti que la biche portait en elle une incompréhensible, quasi-surnaturelle mais grandiose et merveilleuse sensation d'Opéra!... à renvoyer l'Opéra Garnier de Paris et ses plus talentueuses danseuses étoiles au rang de théâtre de rue pour marionnettes de Guignol ! Pourtant, il avait bien le souvenir de l'une de ces étoiles du ballet de l'Opéra de Paris, dont il avait oublié le nom, présentée dans son quotidien au travers d'un documentaire à la télévision : un monument de travail et d'abnégation proche de la perfection à faire pâlir, selon lui, les plus

grands maîtres masculins de sports de combat ! Eh bien : Allez comprendre comment, parfois, les animaux sont capables de surpasser – et de loin ! –, les humains !... Une question de liberté.

« Comme celle, par exemple, du jeune poulain *libre*... se dit-il en pensée. Trop souvent, l'homme moderne accepte de se laisser grignoter sa liberté », avait-il maintes fois constaté.

Bien du temps avait passé depuis cette anecdote vécue à la lisière de cette forêt de Halatte, gorgée de champignons, au-dessus de Senlis et aux limites Nord de la région francilienne.

Cet après-midi-là, Sylvain se sentit tout de suite bien dans cette petite bourgade au bord de l'Oise avec son pont à voûte et ses parterres fleuris, un peu comme un rêve de village de France que l'on porte au fond de soi.

À l'intérieur du magasin, il demanda à la libraire de le conseiller pour l'achat d'un livre sur Jeanne d'Arc. Cette femme incarnait de façon remarquable et très naturelle le rôle de sa profession, symbole de la culture et du savoir universel, comme on en trouve souvent dans les petits coins les plus reculés de province. Après l'avoir bien écouté, elle lui proposa de prendre en commande un livre dont elle avait entendu parler, plébiscité par un magazine d'histoire (1) :

– Ce sont des compilations et enquêtes sur les plus récentes recherches historiques réalisées à ce jour, avait-elle précisé.

L'histoire officielle de Jeanne d'Arc se résumait assez simplement : c'était encore la guerre de Cent Ans ; outre l'invasion des Anglais, la France était déchirée par une guerre civile entre « Bourguignons » et « Armagnacs ». On pourrait dire pour résumer : ceux du dessus de la Loire et ceux du dessous, antique ligne de démarcation naturelle de l'hexagone formée par ce fleuve ayant la réputation d'être le plus sauvage et le plus libre d'Europe.

Par l'impulsion de Jeanne et sa détermination, la ville d'Orléans alors assiégée par les Anglais avait été libérée. Cette victoire surprenante et décisive, ainsi que d'autres victoires tout au long de la Loire ouvrit la route de l'emblématique cathédrale de Reims au Dauphin Charles. C'est ainsi que le nouveau roi Charles VII fût sacré roi de France, Jeanne d'Arc à ses côtés, exhibant son étendard brodé avec la mention « Jhésus – Maria », dont elle aura plus tard cette phrase historique : « Il a été à la peine, c'est bien qu'il fût à l'honneur. »

Outre l'aspect merveilleux de ce sacre royal inattendu, il annulait par le fait, un précédent traité signé à Troyes le 21 mai 1420 par la reine Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI dit « le fol », octroyant le royaume de France à la couronne d'Angleterre. Autant dire qu'avec ce traité, la nation France venait d'être bradée dans son entier à une nation étrangère, pour le seul prix d'une signature.

Puis, il y avait eu les échecs militaires de Jeanne devant Paris. Au niveau de la basilique de st-Denis qui

sont largement relatés par l'histoire, mais aussi probablement devant les faubourgs du 13ème arrondissement de Paris car pourquoi une rue et une église qui portent son nom ainsi qu'une statue à l'angle du boulevard Étienne-Marcel, que tout Parisien connaît bien ?

À son retour en pays de Loire, Charles VII légitimé par sa couronne, elle aurait très bien pu rester sous sa protection et y couler des jours paisibles. Mais c'est méconnaître la bouillonnante Jeanne d'Arc ! Sans l'accord explicite du souverain, elle prit alors l'initiative de remonter vers Compiègne alors assiégée par la coalition Anglo-bourguignonne. Elle voulait venir en aide aux Compiégnois avec cette déclaration mémorable que l'on retrouve gravée sur une plaque apposée sur l'épaisse tour ronde Beaugard, face aux vestiges de l'antique pont st-Louis : « Puisque Dieu aidera ceux de Compiègne, j'y veux être. » Mue par sa foi hors du commun et par cette indéfectible ardeur qui l'animait de « bouter les Anglais hors de France », ceux qu'elle appelait les « godons », c'est-à-dire ceux qui ne cessaient de blasphémer en jurant sans arrêt : « God down ! »

Une problématique qui touchait Sylvain au plus profond de son être ; là où bien des gens auraient simplement haussé les épaules d'un signe dubitatif, lui se sentait comme investi d'une mission des plus importantes et des plus déterminantes pour la société et pour l'avenir.

Lors de ses années parisiennes, il avait beaucoup milité pour la société civile et le pacifisme ; sur la façon de rechercher des solutions pour régler les conflits planétaires. Il avait pu se forger une grande expérience sur les questions de l'évolution de la société en Bien, en ce début de troisième millénaire, vers un « *tout autre monde possible.* » Gandhi en son temps, d'une autre manière mais non moins déterminée, n'avait-il pas obtenu la libération historique et définitive du peuple de l'Inde face à la présence colonisatrice omniprésente des Anglais ?... pour toutefois finir froidement assassiné ! De même, Nelson Mandela en Afrique du Sud ne se lança-t-il pas dans la lutte armée pour la libération de son peuple, non sans avoir d'abord milité pacifiquement, ce qui lui valut d'être longuement emprisonné, avant d'être honoré par la présidence de son pays ?

Le livre que Sylvain venait de découvrir sur Jeanne d'Arc, pour intéressant qu'il soit, au-delà de l'aspect strictement historique, avait le tort de submerger le lecteur de toutes sortes d'hypothèses et de rumeurs, toutes aussi extravagantes les unes que les autres, qui accompagnèrent très tôt la nouvelle de sa condamnation, puis de sa mort – avec tout l'effroi que l'on peut imaginer chez tous ceux qui l'avaient tant aimée –, et qui ne cesseront de s'amplifier avec les siècles.

La vie de Jeanne d'Arc est l'un des faits historiques les plus commentés de l'histoire de France mais Jeanne est aussi l'un des personnages les plus énigmatiques

pour une raison pour le moins surprenante : son indéfectible foi et sens de l'action non pas selon sa propre volonté mais selon la volonté de Dieu !

Dans cette même logique de « liberté absolue », qui n'a entendu parler du passage biblique de la prise de Jéricho par Josué, ville également fortifiée et réputée imprenable ? Après quarante ans *d'exode* et d'errance dans le désert sous la conduite de Moïse, le peuple hébreu, libéré de son asservissement en terre d'Égypte pouvait enfin entrer en terre promise...

Frustré par cette première lecture, Sylvain ne voulait pas en rester là. Il devait aller plus loin dans sa recherche pour se faire sa propre idée sur la question. Ne devait-il pas mieux valoriser son expérience personnelle ? Un travail qu'il s'octroyait comme un devoir : une sensibilité spirituelle, quasi métaphysique l'animait... Il voulait absolument connaître la vérité sur cette affaire et pour cela, il fallait qu'il s'engage dans un véritable travail de chercheur pour qu'il puisse croiser et valider les informations à sa façon, en privilégiant celles qui s'avéreraient vraisemblables – notamment au plan spirituel –, et qu'il considérerait comme fiables.

Il s'impliqua dans la découverte d'autres ouvrages, plus précis, plus techniques, dont un qui offrait d'une part, l'avantage d'être fait par une femme – car qui peut comprendre la sensibilité d'une femme mieux qu'une femme ? – et de plus, historienne et spécialiste du Moyen-âge (2)...

Quelques jours passèrent et un beau matin, Sylvain, ce fruste personnage échevelé à la conquête d'Éden – « en commençant par Éden au fond de soi » avait-il coutume de dire –, se réveilla dans une sorte de léthargie semi-éveillée... Il évoquait à haute voix la sonorité du nom des rivières de la région : « Oiz », « Marn », « Ènn », comme autant de sonorités qui pourraient évoquer le chuintement spécifique de leurs sources,... comme un souvenir oublié que l'on porte au fond de soi. Il pensait aux premiers hommes des temps édéniques de la Genèse ; aux temps où doués des premières étincelles *d'intelligence* divine, ils commencèrent à nommer les choses : les montagnes, les rivières, les arbres et leurs fruits... C'était alors un temps de bonheur et d'accomplissement, de fusion... entre la pensée divine et la pensée humaine.

Il se leva et prit la route de Pierrefonds.

Autre lieu qui s'ouvre comme une page sur l'histoire de France. Page de poids, car elle doit bien peser quelques millions de tonnes et de mètres cubes de pierres taillées : le château de Pierrefonds, château féodal avec ses douves, ses nombreuses tours et ses meurtrières, parmi les mieux préservés de France, appelé aussi le château de la Belle au Bois dormant, pour le film qui y fût tourné. Un château entièrement démantelé sous Louis XIII, en raison de sa réputation de forteresse impénétrable, dont les ruines furent rachetées par Napoléon Ier et qui fut entièrement reconstruit à l'identique par l'architecte Viollet-Le-

Duc sous Napoléon III. Mais à l'origine et à la grande surprise de Sylvain, il fût construit... par Louis d'Orléans, le frère de Charles VI !

Dans la petite cour intérieure de cet imposant château fort, voyant un chevalier en armure sur son cheval, Sylvain ne put s'empêcher de demander à la jeune guide qui l'accompagnait :

– C'est la statue de Jeanne d'Arc ?

– Non, c'est la statue de Louis d'Orléans.

Autant dire qu'il se sentait se rapprocher encore un peu plus de l'héroïne et de son époque, le XV^{ème} siècle, dont il devenait de plus en plus amoureux, avec ses chevaliers et leur code d'honneur, ses coutumes et sensibilités sur fond spirituel ; la clé de voûte de la construction de ce château – la douzième tour –, faisant référence au roi David ! Sylvain avait été particulièrement touché par une fresque – un original datant du Moyen-âge –, dans la chambre du châtelain qu'il avait eu la chance de pouvoir visiter. Un bandeau peint à la main tout autour du plafond qui représentait « une ode à la vie » : le seigneur dans sa jeunesse qui terrasse le dragon (le *péché*) avant de convoler en juste noce et prendre épouse, faire des enfants et rendre la justice dans ses vieux jours... Une vision très « bon enfant » mais à forte connotation spirituelle, qui ne peut trouver son inspiration qu'aux fondements de sources bibliques ou évangéliques.

Ce jour-là, repassant par le village de Pierrefonds, Sylvain s'arrêta à nouveau dans cette auberge

touristique sise au pied du château avec son cidre local servi à la pression. En bon connaisseur de myriades de bistrots parisiens qu'il avait pu fréquenter, il avait affirmé : « Dans tout Paris, on peut en chercher, mais du cidre à la pression : on n'en trouve pas ! » Il avait ainsi plaisanté avec le patron... lui trouvant un air de Gaulois tout droit sorti des bandes dessinées d'Astérix, avec les moustaches et l'air nigaud de celui qui semble plongé dans une réflexion métaphysique intérieure quasi permanente, juste le casque ailé en moins. Il suffit de passer par les plaines de Champagne et les campagnes de l'Aisne pour imaginer sans effort nos ancêtres les Gaulois chassant le sanglier dans les forêts obscures avec leurs chaumières fumantes nichées dans les endroits les plus reculés des bois.

Cette fois-là, il lui lança :

- Je passe juste boire une bolée de cidre chez vous et je traverse « la frontière » pour aller à Villers-Cotterêts.

Une bourgade qui se situe dans le département voisin de l'Aisne. Puis il ajouta sur un ton laconique, comme pour bien insister sur sa démarche qu'il savait originale :

- Je vais y faire un pèlerinage à la langue française !...

Auparavant, Sylvain avait eu l'occasion de visiter la ville de Soissons. Lorsqu'il se retrouva dans la rue principale de cette ville qui serpente le long des coteaux en pente douce jusqu'aux méandres immobiles de la rivière Aisne, sa première impression

avait été plus que surprenante : il y avait ressenti comme une atmosphère indéfinissable... qu'il avait bien connue dans ses premières navigations à la voile comme matelot depuis Cannes jusqu'aux îles grecques : une ambiance méditerranéenne !

Puis il s'était exclamé, comme pour marquer la fin de son séjour parisien : « Ici, j'apprécie jusqu'au son des scooters qui résonnent dans la ville. » Quand on quitte l'énorme chape bétonnée de la cuvette parisienne, on semble renaître à la moindre des sensations oubliées.

Ce n'est que plus tard qu'il apprit que cette ville avait été construite de toute pièce par les Romains. Alors il avait fait le lien : « Mais oui, il s'agissait donc bien d'une atmosphère méditerranéenne, la "dolce vita" si particulière qui ne peut que venir des rives de la Méditerranée ! »

Ville qui ne fut récupérée que bien plus tard par Clovis qui s'y installa, lors des invasions barbares qui sonnèrent le glas de l'empire romain.

Après avoir étudié plus en détail cette ville et son passé, centré autour du baptême de Clovis et de la sainte Ampoule qui inaugurerait la dynastie mérovingienne et chrétienne, Sylvain avait affiné son analyse : il trouvait que l'on faisait trop état des vieilles pierres de ce site historique toutefois remarquable avec ses cortèges d'églises, d'abbayes et autres vestiges de monuments historiques, au détriment de ce qui devrait intéresser bien plus, véritables pierres angulaires et socle de l'avenir : la langue française !

« Comme si nous étions inconscients de cet outil du langage (et outil de la pensée) qui est le nôtre, un peu comme un artisan ébéniste qui utiliserait en permanence un rabot sans considérer suffisamment l'objet qu'il tient dans les mains au quotidien ; le résultat d'une lente et difficile évolution, reçue comme un legs des maîtres ouvriers des générations précédentes. De même, combien de temps et de recherche, de joies et de pleurs avait-il fallu aux anciens pour nous offrir ces mots d'aujourd'hui et les phrases qu'ils composent, par effet d'interaction ? »

Notre sibyllin héros n'était-il pas en train d'entrer dans une réflexion liée à la linguistique ? Il prit alors la résolution d'étudier parallèlement à l'histoire de France, l'histoire de l'évolution de la langue et des mots.

Arrivé à Villers-Cotterêts, il demanda au jeune patron du bar-tabac « La Française » :

– Cela veut dire quoi Villers-Cotterêts ? Villers devenu Villiers comme Villiers-le-bel,... c'est un village ! Mais Cotterêts ?

En cette paisible fin d'après-midi, l'interrogé lui répondit évasivement qu'il avait oublié, que cela faisait mille ans d'histoire et qu'il ne l'avait pas en tête en permanence. Puis il ajouta compatissant :

– Il y a la forêt de Retz...

Sylvain reprit alors en le coupant, ce qui était très habituel chez lui, signe d'une trop vive intelligence :